

LE VOYAGE À BOLOGNE

Septième édition

**Douze jeunes auteurs à la conquête
de la foire internationale du livre Jeunesse**



QUOI?

Chaque printemps, la foire de Bologne est le grand rendez-vous mondial de l'édition pour la jeunesse. L'illustration y tient naturellement une place centrale par des expositions, des prix et aussi par la possibilité de rencontres entre artistes et éditeurs à l'échelle du monde. Dans la carrière d'un illustrateur débutant, c'est une occasion unique d'entrer dans un champ professionnel aussi foisonnant qu'intimidant et aller à Bologne est une aventure qui se prépare. Ainsi est née l'idée d'aider chaque année une douzaine d'illustrateurs en organisant pour eux et avec eux ce « Voyage à Bologne ».



QUI?

Le projet a été initié par le MOTif (observatoire du livre en Île-de-France, aujourd'hui disparu) qui a proposé à la Charte des auteurs et illustrateurs de réfléchir à un dispositif en direction des jeunes auteurs jeunesse. La foire de Bologne s'est imposée comme le lieu et le moment parfaits pour ce coup de pouce donné à des jeunes professionnels. Depuis 2012, c'est Géraldine Alibeu qui porte ce projet pour la Charte et d'autres régions se sont ajoutées au dispositif : Auvergne-Rhône-Alpes, Nouvelle Aquitaine, Normandie, Bretagne, Provence-Alpes-Côte d'Azur. La Sofia et le CFC participent également au financement de ce voyage.



la CHARTE

COMMENT ?

Pour chaque édition, un jury choisit douze jeunes illustrateurs qui doivent avoir déjà publié entre 1 et 5 livres. Ces douze auteurs sont encadrés par des parrains, auteurs-illustrateurs chartistes (totalement bénévoles) qui les aident à travailler leur book, sélectionner et préparer leurs rendez-vous et les guident pendant la foire. En amont du voyage, deux journées de formation au contact de directeurs artistiques sont un des points culminants de cette préparation.

Depuis 4 ans, les douze illustrateurs bénéficient de la publication d'un catalogue commun présentant leurs travaux. Tiré à 800 exemplaires, il est distribué aux éditeurs étrangers lors de la foire. C'est un magnifique passeport pour les jeunes illustrateurs mais aussi une belle mise en valeur de la créativité artistique française, que plus d'un pays nous envie !

Merci à Géraldine Alibeu



Bon voyage !

Ils sont douze. Lauréats de la session 2018 du « Voyage à Bologne », à peine ou pas encore trentenaires, ils commencent tout juste leur carrière d'auteurs-illustrateurs jeunesse. Comment jugent-ils de l'accueil des éditeurs ? Quel regard portent-ils sur leurs années de formation ? Qu'attendent-ils de ce métier qu'ils découvrent ? Leur poser ces questions nous a semblé être une jolie façon de clore ce dossier. Dix d'entre eux se sont prêtés au jeu de cette conclusion grande ouverte sur l'avenir.

PAR MARINE PLANCHE ET MARIE LALLOUET



© Photo Fabien Herbert.

↑

Les lauréats avec leurs parrains et marraines. De haut en bas et de gauche à droite : Adèle Verlinden, Aline Deguen, Mai-Li Bernard, Carl Johanson Linden, Alice Dufay, Julia Woignier, Claire Schwartz, Camille Gautier (intervenante), Martine Perrin (marraine), Gaëtan Dorémus (parrain), Géraldine Alibeau (marraine), Betty Bone (marraine), Claire Brun, Fleur Oury, Jean-Baptiste Bourgeois, Hubert Poirot-Bourdin et Maxime Derouen.

Lauréats du Voyage à Bologne 2018

NOMS	FORMATION	LEURS PREMIERS ÉDITEURS
Mai-Li Bernard http://mai-li-bernard.tumblr.com/	École européenne supérieure de l'image d'Angoulême	Amaterra
Jean-Baptiste Bourgeois http://jbbourgeois.fr/	École supérieure d'art et de communication de Cambrai	Sarbacane, Le Petit Léopard, Hélium
Claire Brun	École Duperré	Hélium
Aline Deguen http://www.alinedeguen.com/	Arts-Déco de Strasbourg (HEAR)	Thierry Magnier
Maxime Derouen maxime.derouen.free.fr	Études de philosophie	Gautier-Languereau
Alice Dufay http://alicedufaydessine.blogspot.fr/	Beaux-Arts de Caen	Les Petites Moustaches
Carl Johanson Linden http://carljohanson.tumblr.com/	Konstfack : University College of arts de Konstfack (Stockholm)	Actes Sud Junior
Fleur Oury http://fleuroury.blogspot.fr/	Licence de biologie + Arts-Déco de Strasbourg (HEAR)	Les Fourmis rouges
Hubert Poirot-Bourdin	Arts-Déco de Paris + Parson's school (New York)	MeMo, La Martinière, le 1
Claire Schvartz http://claireschvartz.free.fr/	École Estienne + Olivier de Serres (graphisme)	Les Fourmis rouges
Adèle Verlinden http://adeleverlinden.fr/	École Estienne + Arts-Déco de Strasbourg (HEAR)	Magnani
Julia Woignier http://usitoire.blogspot.fr/	Arts-Déco de Strasbourg (HEAR)	MeMo

Un conseil de Géraldine Alibeau pour les jeunes illustrateurs sélectionnés qui vont participer au « Voyage à Bologne » cette année :

«Soyez en forme avant le départ, cette expérience professionnelle et artistique demande de l'énergie et de l'endurance. Il faut être au top pour profiter à fond des multiples rencontres autant que de la ville, des expos, des découvertes en tous genres et notamment gastronomiques. Mais en cas de coup de mou, restez confiants : vous serez bien entourés.»



RETOUR DE
BOLOGNE



III. Delphine Perret, marraine
de l'édition 2017, sur le site
de la Charte
la-charte.fr

Au sortir de vos études, quel souvenir gardez-vous de vos premiers rendez-vous professionnels avec les éditeurs ?

Mai-Li Bernard : Je n'ai jamais eu de rendez-vous avec des éditeurs pour montrer mon travail. Le démarchage s'est toujours fait par mail. C'est une entreprise difficile, beaucoup ne vous répondent pas et jusqu'à présent, tous les projets que j'ai envoyés à des éditeurs ont toujours été refusés ! Les livres que j'ai eu la chance de publier ont été des sollicitations extérieures, des amis qui ont cru en mon travail ou des personnes qui l'ont découvert dans des salons ou sur le Web. Mais ça se passe plutôt bien, même s'il y a certains éditeurs avec qui je travaille que je n'ai jamais rencontrés !

Jean-Baptiste Bourgeois : J'en garde plutôt un bon souvenir, notamment du premier rendez-vous avec Frédérique Renoust, directrice artistique de Didier Jeunesse. Elle a été bienveillante, en prenant bien le temps de regarder tous mes projets et de discuter de mes envies. Les rendez-vous constituent la partie la plus facile à mes yeux, et la plupart du temps c'est un moment agréable. Les complications commencent plutôt lorsque l'on aborde le contrat...

Aline Deguen : C'est dur d'avoir un rendez-vous avec un éditeur !

Maxime Derouen : C'est un moment stressant que de rencontrer pour la première fois un éditeur, il y a toujours une barrière invisible à faire tomber. Je crois que le plus important c'est d'essayer au maximum de rester soi-même. Même si les enjeux d'une « potentielle publication » sont toujours présents, il ne faut pas oublier que c'est avant tout une rencontre avec quelqu'un qui pourra porter un regard différent sur votre travail et vous faire avancer, car les éditeurs ont souvent une vision décalée, englobante de votre production et l'endroit où elle se situe dans le paysage littéraire. Ça peut faire peur, ça peut être blessant, mais ça peut aussi se transformer en force. Il est fondamental de prendre du recul et savoir où l'on voudrait se positionner dans la littérature jeunesse, et cela ne peut pas se faire le nez dans les pinceaux...

Alice Dufay : Les premiers rendez-vous m'ont laissé un souvenir plutôt agréable. C'est mettre les pieds dans la cour des grands, et c'est un sentiment d'aboutissement d'un projet.

Carl Johanson Linden : Jusqu'ici mes rencontres avec des éditeurs ne se sont faites que par mail et téléphone...

Fleur Oury : J'étais très stressée, mais également étonnée de rencontrer des personnes curieuses et attentives. Et recevoir un regard professionnel sur mon travail m'a beaucoup motivée.

Claire Schvartz : Mon premier contact avec un éditeur a eu lieu sur le salon Fanzines ! à Paris où je tenais un stand avec quelques-unes de mes productions. Cela a abouti à un rendez-vous pour lui présenter mon travail. Une rencontre très sympathique et également impressionnante et enthousiasmante. Deux mois plus tard, je proposais un premier manuscrit à cette editrice. Suite à son retour critique et ses conseils, j'ai retravaillé le projet qui est devenu mon premier album publié : *Le Gravillon de pavillon qui voulait voir la mer* (éditions Les Fourmis rouges).

Adèle Verlinden : Je me suis prêtée au jeu des rendez-vous Tremplin du Salon de Montreuil alors que j'étais encore étudiante, au début de ma quatrième année aux Arts-Déco de Strasbourg. À l'époque, j'y étais vraiment allée par curiosité, pour voir ce que c'était qu'un éditeur et quel genre de remarques ils allaient me faire. J'ai eu des conseils très concrets (très différents de ceux que l'on me donnait aux Arts-Déco) qui m'ont beaucoup éclairée sur les attentes du monde de l'édition, et des remarques enthousiastes et bienveillantes qui m'ont donné envie de persévérer. C'était une expérience positive. Au sortir de mes études, un de mes projets réalisés pour le diplôme me semblait plutôt « éditable » et j'ai très vite rencontré un éditeur, Julien Magnani, qui a été séduit par le livre et qui m'a proposé de travailler avec lui. J'étais surprise que ça se passe d'une manière aussi fluide et rapide, mais je pense aussi que si cela s'est aussi bien passé, c'est que j'avais sélectionné les quelques éditeurs qui avaient le profil le plus adapté à mon travail, sans perdre mon temps à envoyer mon projet à tout le monde et risquer ainsi de me décourager face à une avalanche de refus.

Julia Woignier : C'était au concours international d'illustration de Montreuil, en 2013, et nous étions trois lauréates. Notre prix était des rencontres privilégiées avec quelques éditeurs de notre choix. Ceux-ci nous ont réservé un véritable temps d'échange, avec des conseils avisés. C'était particulièrement

intéressant d'être confrontées à un point de vue d'éditeur, et pour chacune, ces entretiens ont débouché, tôt ou tard, sur la publication de nos projets. C'était une chance et j'en garde un souvenir agréable.

Avec le recul que vous en avez aujourd'hui, quel jugement portez-vous sur l'enseignement que vous avez reçu dans vos écoles respectives ?

Mai-Li Bernard : Plus que l'enseignement ce sont surtout les rencontres faites durant les études qui ont été déterminantes. L'école d'art est un cadre privilégié qui encourage un regard singulier sur le monde. Cela crée une formidable émulation et rassemble des jeunes gens aux horizons, expériences et goûts variés. Cela entretient une certaine curiosité qui nous poursuit en dehors de l'école et favorise la création.

Jean-Baptiste Bourgeois : C'était à l'École supérieure d'art et de communication de Cambrai, une formation générale en graphisme avec des enseignants très influencés par le travail de Grapus et j'en garde un très bon souvenir, remarquable. Ils ne nous apprenaient pas simplement à créer des images, mais à prendre conscience de leur portée potentielle, des enjeux et du contexte dans lequel elles s'inscrivaient. Nous étions peu nombreux et les enseignants étaient disponibles, engagés. Ce qui m'a plu également c'était la grande diversité des profils d'élèves, nous venions principalement de classes populaires.

Aline Deguen : L'enseignement que j'ai reçu à Strasbourg m'a permis d'avoir une certaine liberté sur mon travail. Mais ne m'a pas beaucoup préparé au côté administratif et professionnel !

Maxime Derouen : Personnellement, je suis autodidacte, je n'ai donc pas vraiment de point de vue sur la question.

Alice Dufay : Je sors de l'École des Beaux-Arts de Caen, où j'ai acquis des connaissances et un regard sur l'art en général. Cependant, je regrette de n'avoir pas pu approfondir un ou plusieurs médium(s), afin d'avoir plus d'expérience à la sortie de l'école.

Carl Johanson Linden : J'ai fait mes études à Stockholm, c'est donc un peu différent des formations françaises. En Suède, l'âge moyen des élèves est plus élevé, et l'enseignement plus libre. J'ai plutôt de bons souvenirs de mes études.

Fleur Oury : C'était un enseignement quelque peu déconcertant au début mais qui m'a donné une certaine autonomie et un regard critique. J'ai également eu la chance de pouvoir travailler avec une grande liberté des techniques d'impression comme la gravure ou la sérigraphie.

Claire Schwartz : Je n'ai pas eu de formation d'illustration, j'ai suivi un cursus de 5 ans en école d'art appliqué – section graphisme-communication. Mon parcours est différent mais avec le recul, je ne regrette pas : j'ai encore beaucoup de choses à apprendre et à découvrir, mais cela m'amène à être très spontanée dans mon travail, et à avoir des références, influences et connexions très larges et pas uniquement en provenance du milieu de l'illustration jeunesse.

Adèle Verlinden : J'ai commencé mes études à Estienne (Manaa puis DMA Illustration). C'est une formation très complète, qui demande un gros investissement à ses étudiants et qui leur donne beaucoup de moyens. Les classes sont à effectif réduit (douze en DMA illustration), ce qui crée une émulation formidable. J'y ai passé trois années très intenses, où je me suis dépassée chaque semaine, où j'ai construit ma culture artistique, où j'ai découvert les goûts des autres, où j'ai fait évoluer les miens et où les professeurs ont été de véritables mentors qui m'ont soutenue et accompagnée dans toutes les voies où je me suis cherchée (et il y en a eu beaucoup!). J'y ai vécu des moments de terribles doutes et d'illuminations euphoriques. J'en garde un très bon souvenir et surtout une grande reconnaissance pour l'équipe enseignante. J'ai ensuite passé trois ans aux Arts-Déco de Strasbourg, y arrivant directement en troisième année. Il y avait beaucoup moins d'heures de cours, pas vraiment de cadre, une très grande liberté, et plus d'élèves par classe, qui se connaissaient déjà bien et s'organisaient déjà en petits groupes. J'ai eu du mal à m'habituer à ce fonctionnement nouveau, où je ne trouvais pas de motivation dans la classe et pas de moyen de canaliser mes envies graphiques dans une voie précise. J'ai mis deux ans à réussir à faire de vrais projets qui me ressemblaient, dans lesquels mon écriture a pu mûrir, et à trouver une manière d'organiser mes journées toute seule, sans être poussée par une contrainte extérieure. Je me suis rendu compte avec le recul que c'est un enseignement très précieux,

car en sortant de l'école, on est vraiment livrés à nous-mêmes et il faut savoir gérer la peur du vide tout en continuant à faire des projets ambitieux ! C'était aussi trois années indispensables au murissement de ma démarche personnelle, et c'est une vraie chance d'avoir pu prendre ce temps.

Julia Woignier : L'enseignement aux Arts-Déco de Strasbourg peut paraître très libre, en réalité il est très exigeant. Il se base sur l'autonomie de l'étudiant. On doit se forger un regard et trouver ce qui nous singularise. Découvrir notre propre processus de création et inventer nos propres solutions. C'est une bonne école où on apprend beaucoup au contact des autres étudiants et avec les « techniciens » dans les ateliers. En effet, l'un des gros points forts de la HEAR c'est la richesse de l'enseignement technique et tout ce qui est mis à notre disposition pour concevoir nos projets, depuis l'idée jusqu'à sa réalisation finale via toute la chaîne de fabrication.

Comment votre désir d'artiste a-t-il rencontré le désir de vous adresser à des enfants et comment ces deux désirs cohabitent-ils dans votre travail ?

Mai-Li Bernard : Je ne me pose pas vraiment la question de « à qui s'adresse ce que je fais » (à tort peut-être). Je produis des images, des histoires et ça va où ça peut aller ! Mais c'est vrai que la jeunesse m'a toujours attirée, c'est un domaine où il y a des trouvailles particulièrement innovantes !

Jean-Baptiste Bourgeois : À l'école, de nombreux enseignants travaillaient dans le milieu du livre ou de l'image imprimée, cela a probablement contribué à entretenir ma passion pour le livre. L'intérêt pour la littérature jeunesse est venu dans le même temps au contact de Gilles Bachelet, qui était mon professeur en illustration.

Aline Deguen : J'ai toujours aimé les livres jeunesse et l'objet livre.

Maxime Derouen : Tout est question de réception ; quand vous avez quelque chose à exprimer, il faut trouver le bon interlocuteur. J'ai toujours été fasciné par la rêverie et la puissance de l'imagination humaine, et c'est précisément chez les enfants que j'ai trouvé le public le plus réceptif à ma production. L'adulte se pose trop souvent dans un cadre « raisonnable » et extérieur, il analyse trop souvent les histoires et les dessins, et oublie parfois l'essentiel. L'enfant est désinhibé, il entre plus fa-

cilement dans le texte et l'image et vit l'aventure pleinement. Après, il y a toujours une persistance de l'enfance chez l'adulte et c'est aussi à lui que j'adresse mes livres.

Alice Dufay : Je pense que cela est venu naturellement, sans même y réfléchir. Je me suis laissé porter par mon trait, qui semblait évoluer vers cet univers.

Carl Johanson Linden : Le moment déclencheur a été l'arrivée de mon fils. C'est à partir du travail sur ce premier livre que j'ai vraiment découvert ce champ de création. J'ai aussi découvert que les contraintes, qui sont celles du livre et du public des enfants, sont plutôt quelque chose de stimulant pour le processus de création.

Fleur Oury : Mon art s'adresse très naturellement aux enfants, ce n'était pas un choix mais une évidence qui s'est imposée. Et je me suis rendu compte très rapidement que le format de l'album jeunesse était un format qui me convenait parfaitement. Je n'ai donc pas la sensation de devoir m'adapter.

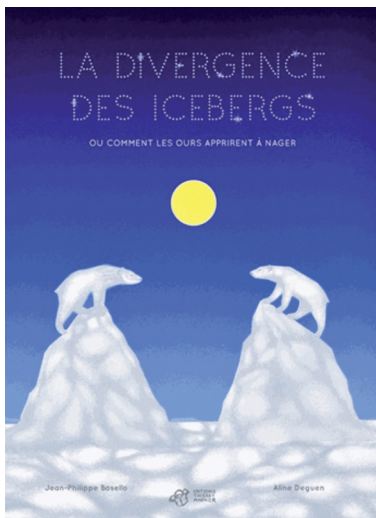
Claire Schvartz : J'ai toujours aimé la littérature jeunesse. Enfant, j'ai pu découvrir des auteurs et univers que j'ai tout de suite appréciés et admirés : Ungerer, Tony Ross, Babette Cole et sa Princesse Finemouche, Charlie Schlingo et Grosdada, Winsor McCay et Little Nemo... Adulte, je suis toujours aussi sensible à leur travail et c'est cela qui m'a donné envie de concilier ces deux plaisirs, celui de dessiner et d'écrire des histoires qui s'adressent aux enfants mais plaisent aussi aux parents. En tant qu'adulte j'aime ne pas me refuser le plaisir de l'absurde et la littérature jeunesse permet cela.

Adèle Verlinden : Je crois que je ne fais pas la différence entre les enfants et les adultes quand j'écris une histoire ou que je peins une image. Quand je crée, je suis dans le même état de rêverie que je connaissais enfant et adolescente, alors que je m'inventais des histoires et des mondes parallèles en regardant le vent dans les arbres, les petites vagues dans la piscine, ou le paysage qui défilait derrière la vitre de la voiture. C'est toujours la même personne en moi qui parle dans ces moments-là, et cette personne peut avoir 8 ans, 15 ans ou 25 ans. Je me raconte une histoire à moi-même parce que c'est cette histoire qui m'intéresse à un moment donné, qu'elle m'habite et qu'elle me



← Mai-Li Bernard : *Le Monde des archi-fourmis*, Amaterra, 2017.

↙ ↓ Jean-Baptiste Bourgeois : *Le Chien à plumes*, Actes Sud, 2013 et autoportrait.

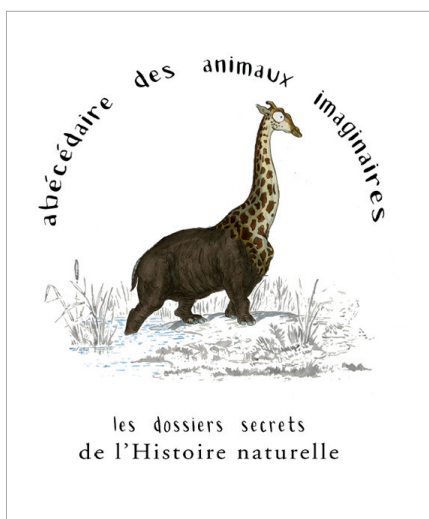


← Aline Deguen : *La Divergence des Icebergs*, Thierry Magnier, 2017.

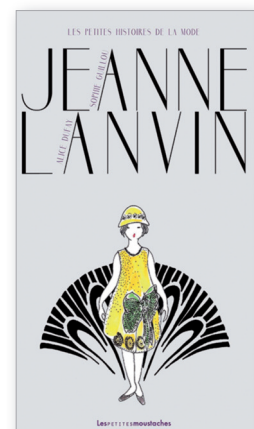
→ Carl Johanson Linden : *Catalogue des voitures*, Actes Sud Junior, 2015.

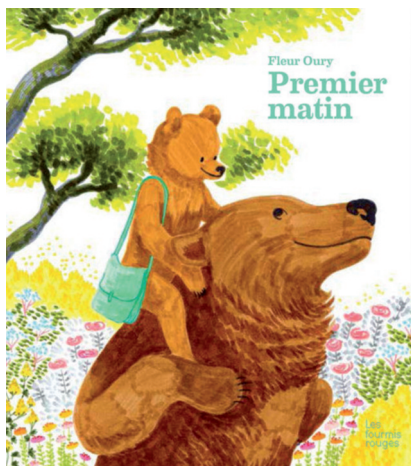


↙ Maxime Derouen : *Abécédaire des animaux imaginaires*, Projet.



↓ ↘ Alice Dufay : illustration de la bannière de son blog et Jeanne Lanvin, *Les Petites moustaches*, 2015.





↑
Fleur Oury : *Premier matin*,
Les Fourmis rouges, 2015.

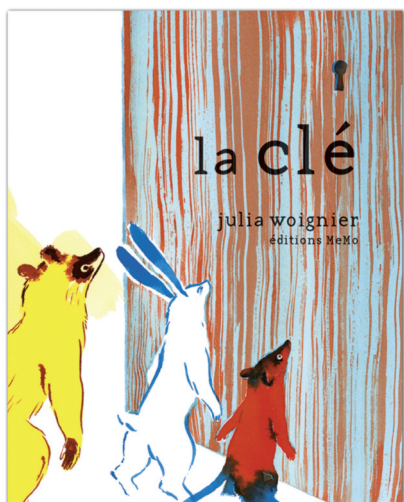


↑
Claire Schvartz : *Un gravillon de pavillon*,
Les Fourmis rouges, 2017.

→
Adèle Verlinden : *Sam et l'ombre*,
Magnani, 2018. (À paraître).



↓ ↘
Julia Woignier : *La Clé*, MeMo, 2016.
Julia Woignier : *La Forêt invisible*, MeMo, 2015.



nourrit, et qu'elle a envie de sortir sur le papier. Je suis persuadée que les histoires qui sont racontées avec sincérité ont une portée universelle, alors j'espère que les miennes parleront aux enfants, aux ados et aux adultes qui s'y reconnaîtront.

Julia Woignier : C'est assez intuitif. Je dirais que j'ai toujours plus ou moins travaillé au contact d'enfants et j'ai toujours dessiné aussi. Petite, je dessinais en me racontant des histoires. Devenue « grande » je continue à bien m'entendre avec les enfants. La question ne s'est pas vraiment posée, les idées qui me viennent, les histoires que j'invente ainsi que mon dessin sont d'une sensibilité « jeunesse », cela se fait malgré moi. Mais l'édition « jeunesse » peut aussi s'adresser, d'une certaine manière, modestement, aux adultes !

Et pour conclure, quel est votre plus grand rêve ou votre plus grand désir ?

Mai-Li Bernard : Le plaisir, avant tout ! Je crois que c'est primordial dans les métiers créatifs, d'avoir de la satisfaction à réaliser les choses et d'arriver à se surprendre quotidiennement. Et accessoirement, d'en vivre !

Jean-Baptiste Bourgeois : J'aimerais pouvoir poursuivre une longue carrière, proposer des livres audacieux, exigeants, et me renouveler. Mon angoisse ce serait d'avoir l'impression de faire le même livre ou les mêmes images, encore et encore.

Aline Deguen : J'aimerais pouvoir continuer à faire les dessins qui me plaisent.

Maxime Derouen : Continuer à dessiner et écrire des histoires, car c'est un métier difficile où le doute est aussi impitoyable qu'indispensable. Rien n'est

acquis et mon seul souhait est de pouvoir garder pour toujours cette force intérieure qui nous oblige à avancer, même dans les moments les plus durs.

Alice Dufay : Pouvoir continuer à faire sourire les enfants à travers de beaux livres objets.

Carl Johanson Linden : Simplement de continuer à faire des livres. Le souhait est évidemment qu'ils soient lus par un maximum de gens, enfants et adultes.

Fleur Oury : Bien que l'album pour enfants soit un mode d'expression que j'aime et qui propose une liberté immense, j'espère également réaliser une bande dessinée, qui elle sera pour adultes. Et sinon, pouvoir vivre toute ma vie de ce métier, auteure-illustratrice, c'est cela mon plus grand désir !

Claire Schvartz : J'aimerais pouvoir me consacrer entièrement à cette pratique : chercher, écrire, dessiner, partager et s'amuser à chaque étape.

Adèle Verlinden : Mon plus grand fantasme c'est de faire la résidence de la Villa Médicis à Rome ! Je rêve aussi d'une retraite dans une maison en pierre dans la nature (mais avec la Fibre et un bon scanner, quand même), où je pourrais écrire et dessiner tous les jours, sans contrainte extérieure. Je rêve aussi de vendre des toiles à New York, mais ça c'est surtout parce que j'adore les gratte-ciel.

Julia Woignier : J'ai rêvé de faire des livres pendant un temps qui m'a paru l'éternité. Maintenant, j'y suis, j'ai « accédé au rêve », pourrait-on dire. Mais tout est à faire ! Ce n'est que le début. Et ce n'est pas si simple. Je désire juste pouvoir exercer mon métier dans de bonnes conditions... En vivre, si possible. Les rêves s'accompagnent de préoccupations très concrètes ! ●



Association
nationale
des écoles
supérieures
d'art

L'Association nationale des écoles supérieures d'art présente sur son site toutes les formations et informations pratiques concernant les 43 écoles d'art et de design publiques sous tutelle du ministère de la Culture.



Merci à l'Association nationale des écoles supérieures d'art de nous avoir autorisés à reproduire cette carte.

